

les yeux encore éblouis de toutes ces magnificences, et le cœur ému de ces transports de franche allégresse et de bonheur véritable, dont, hélas ! population vieillie, nous avons perdu le secret. Que sont, en effet, nos grands jours de réjouissance par ordre à côté de cette solennité populaire et religieuse ? de longues heures de désœuvrement ou de débauche, durant lesquelles le peuple, spectateur blasé, daigne à peine prendre part à ces amusements éternels que le gouvernement paye à grands frais. En Sardaigne, au contraire, le gouvernement reste complètement en dehors de la fête ; c'est le peuple qui la donne ; c'est le peuple qui s'amuse ; tout le monde est acteur ; les spectateurs seuls sont absents. Il faut bien dire aussi que les Sardes, peuple primitif, conservent encore la jeunesse du cœur, la poésie superstitieuse, la foi naïve, et que le sentiment religieux domine les transports de cette joie ingénue et touchante, même dans ses excentricités les plus bizarres. Hélas ! si la gaiété populaire ne doit exister qu'à cette condition, ne faut-il pas lui dire, en France, un éternel adieu. Mais je m'aperçois que mes essais de morale produisent leur effet soporifique sur moi, sur nous deux, peut-être : mes yeux se ferment, mes jambes faiblissent ; envoyez-moi coucher, je vous en prie, et pardonnez-moi mon bavardage interminable.

M. H. M.

*(La suite à un prochain numéro).*